

« DE LA MUSIQUE AVANT TOUTE CHOSE »
Où il est question de trois poètes
© Pierre Somville, 2020
Et réponse de Béatrice Libert

« DE LA MUSIQUE AVANT TOUTE CHOSE »

Le problème de sonorités en poésie a toujours été une pomme de discorde pour les poéticiens et les critiques. La phonétique et la morphologie sont-elles liées au sens – comme pour le Cratyle de Platon – ou, au contraire, strictement aléatoires et sujettes à l'arbitraire des signes ?

Ainsi posée, la question est une sorte de dilemme dont on ne sortira, comme d'ordinaire, qu'en surmontant l'antinomie. En effet, les deux points sont valables, mais en partie seulement. Le son ne porte pas de sens en lui-même, mais le matériau sonore peut être modelé en vue d'une harmonie, voire d'une dissonance, dont le rôle expressif viendra renforcer – sémantiquement quand même – la perception du poème ou de la prose poétique, *Kunstprosa*, la « prose d'art », comme disaient les Anciens.

Il ne s'agit donc pas de musique imitative dite « à programme » et justement décriée en littérature, à moins que l'usage en soit particulièrement discret et circonstancié. Excessifs chez Racine le « Pour qui sont ces serpents qui sifflent sur vos têtes » – avec toutes mes excuses ! – ou encore chez Stuart Merrill « La blême lune allume en la mare qui luit »... Tout juste acceptables, les coups de clairon initiaux de Flaubert : « C'était à Mégara, faubourg de Carthage... ». Point trop n'en faut.

Maintenant trois exemples, que je trouve parfaits en leur genre, pris chez Musset, Baudelaire et – qu'elle n'en rougisse pas, car elle le mérite – Béatrice Libert.

La musique verbale, qui ne signifie rien d'autre qu'elle-même, évoque à chaque fois des réalités naturelles simples et comme vécues de l'intérieur : le printemps, l'aurore et les arbres au mois de juin.

« DE LA MUSIQUE AVANT TOUTE CHOSE »
Où il est question de trois poètes
© Pierre Somville, 2020
Et réponse de Béatrice Libert

D'abord chez Musset, cette série d'accords arpégés de six syllabes chacun :

Le carnaval s'en va
Les roses vont éclore
Le printemps naît ce soir

La fanfare s'éloigne sur quatre coups de cuivre (la voyelle *a*) en *sol* majeur, par exemple, puis vient le clavier, en *do* mineur ? avec son jeu contrapuntique (- *ro* - *or* -), avant l'intervention des cordes en *ré* majeur, soit un ton plus haut, marquant un accent ascendant sur la dentale initiale du verbe « naît ». Petit scénario, hors analogie d'analyse musicale : une chose s'éloigne, une atmosphère d'attente douce et feutrée, intervient avant l'affirmation claire de ce qui va suivre. Ce sont trois séquences simples, qui, platement dites et proches du « degré zéro », n'auraient pas évoqué grand-chose d'autre que de banales notations d'almanach. Or, une sorte de magie, ou d'alchimie, opère grâce à l'assemblage de sons, de frottements et de silences, constitutifs, quoi qu'il en soit, de toute forme de musique. Leur choix et leurs entrelacs déterminent un rythme et une mélodie, qui nous captivent et nous font ressembler – oh ! bonheur – aux auditeurs d'Orphée.

Alors, ceci ; nous sommes avec Baudelaire au petit matin, en bord de Seine et nous voyons surgir en son « berceau de brume » :

L'aurore grelottante en robe rose et verte (...)

Ici, c'est le hautbois ou le clavier, ou les deux à la fois, pour cette entrée du thème plein de délicatesse et de cette fausse simplicité qui est peut-être le comble de l'art. La construction – vou

« DE LA MUSIQUE AVANT TOUTE CHOSE »
Où il est question de trois poètes
© Pierre Somville, 2020
Et réponse de Béatrice Libert

lue ou non par le poète, car il arrive souvent que la musique coule de source – est très subtile en effet. Cinq fois en douze syllabes la semi-voyelle – *r* – flanquées d’appuis vocaliques, de part et d’autre, sont le socle de tout un phrasé *o – r – o ; r – e ; r – o, r – o ; e – r*. Plus trois fois la redite de la dentale sourde – *t* – avec l’effet

de dissonance à la fois lexicale et musicale sur le mot « verte ». On aurait pu attendre, plus banale, la couleur bleue, en rime chromatique avec le rose. Heureusement l’alternance qu’amène ce vert pastel ouvre à la suite et à son festival de sifflantes, presque imitatives d’une démarche sylphide :

...

S’avançait lentement sur la Seine déserte

Puisqu’il s’agit de mots, le sens n’est donc pas totalement étranger à la mélodie, mais les deux aspects semblent se renforcer l’un l’autre comme si la chose allait de soi. Pour citer René Char : « c’est l’amour réalisé du désir demeuré désir. »

Enfin viennent les arbres de juin, vécus, revécus de l’intérieur par Béatrice Libert, puisqu’ils nous habitent ».

Voici la séquence initiale :

*Juin n’a pas son pareil
Pour parfaire les arbres*

*Leur bouquet
Leurs lumières en grappe
Leur parfum (...)*

« DE LA MUSIQUE AVANT TOUTE CHOSE »
Où il est question de trois poètes
© Pierre Somville, 2020
Et réponse de Béatrice Libert

En entrée, deux accords plaqués de six syllabes chacun : le premier est comme une « septième », suivi de la « tonique » attendue un demi-ton plus haut. Le tout forme l'ensemble du motif qui sera développé juste après : l'amorce et l'affirmation première avant le corps du poème.

Puis presque comme dans un haïku, on retrouve l'alternance trois, six, trois, pour se clore, provisoirement, sur une reprise de la tierce $p - a - r -$ (« parfum ») deux fois présente dès l'ouverture

(« pareil » et « parfaire » sans oublier les monosyllabes « pas » et « pour »). Reste la quasi-assonance « arbres » et « grappes » avec effet de contrepoint de $a - r +$ labiale sonore *versus* $r - a +$ labiale sourde.

Maintenant, libérons-nous de toute cuistrerie dans le style du *Bourgeois gentilhomme* pour nous demander si l'auteure a bien voulu tout cela. À mon avis, la reprise en tierce du mot *parfum* ne lui fut dictée ni par les dieux ni par l'inconscient... Quant aux autres effets « musicaux », nous lui poserons la question puisqu'elle a, à nos yeux, une incontestable supériorité sur les deux autres poètes mentionnés, c'est qu'elle est bien vivante !

Souhaitons-lui de nous écrire encore beaucoup de poèmes pareillement habités par cette trinité qu'elle connaît bien : sensibilité, pensée, musique.

© Pierre Somville
Juin 2020

N-1. Le fragment de poèmes de Béatrice Libert est extrait du recueil *Un arbre nous habite* (p. 18) publié aux éditions L'Atelier du Grand Tétrast, en 2019, dans la collection « Glyphes ». Chacun des textes y est

« DE LA MUSIQUE AVANT TOUTE CHOSE »
Où il est question de trois poètes
© Pierre Somville, 2020
Et réponse de Béatrice Libert

accompagné par de sensibles photos en noir et blanc de Laurence Toussaint.

N-2. Pour les vers de Baudelaire et son quatrain, voir aussi dans mon *Court traité d'esthétique* (Derouaux, 2012), les pp. 48 à 50.

Réponse à Pierre Somville

Il m'est agréable de répondre à mon ami, Pierre Somville, qui entre si aisément en poésie avec, en plus, l'oreille et l'expérience d'un musicien rompu à l'écoute et à la lecture attentives.

Cela me touche qu'il ait transcrit dans le langage musical ce début de poème. Il me révèle ainsi ce que, cent fois, je me demande comment l'atteindre en écoutant telle ou telle pièce classique, tant l'agencement de la phrase musicale me semble atteindre la perfection.

Il est vrai que la musique m'accompagne depuis l'enfance et que j'ai été, en outre, formée à la pratique de la lecture à voix haute, autre phrasé musical. Cela dit, l'écriture poétique restera toujours en partie mystérieuse à la poète que je suis et qui écrit « à tâtons dans la lumière », comme le dit René-Guy Cadou.

Puisque mon avis est sollicité, j'y répondrai avec les précautions d'usage, en précisant que mon expérience vaut pour moi seule et que je n'ai nullement la prétention d'établir une théorie générale à partir de mon cas particulier.

En ce qui me concerne, l'arrivée d'un poème s'apparente toujours à une impulsion langagière rythmée et doublée d'une vision intérieure (ou extérieure) prégnante. C'est celle-ci qui a donc déclenché cet alexandrin déguisé en deux hexamètres.

« DE LA MUSIQUE AVANT TOUTE CHOSE »
Où il est question de trois poètes
© Pierre Somville, 2020
Et réponse de Béatrice Libert

*Juin n'a pas son pareil
Pour parfaire les arbres*

Une cadence irrésistible. Intuitivement, le corps, l'âme et l'esprit la reçoivent, – j'allais écrire la dansent – intégrant naturellement les sonorités repérées par Pierre.

Le lecteur peut se demander si l'auteure s'en est rendu compte, si elle l'a fait exprès. Non, bien sûr, sinon, l'écriture en aurait été

tout simplement impossible, ou plutôt, pour paraphraser Coluche, « oui... à l'insu de son plein gré. »

L'adhésion automatique et quasi aveugle à l'incipit vibratoire entraîne une suite qui coule de source, soutenue par une rêverie éveillée. Ce ressenti noté très rapidement et tel quel, presque innocemment, enclenche le texte, car il me faut passer par l'écriture sinon le poème s'envole. Par la suite, il fera l'objet d'une réflexion critique en vue d'inévitables retouches¹ et c'est là que la longue expérience poétique qui est la mienne (en lecture et écriture) me permet d'acquiescer intuitivement à la formulation. La justesse prévaut sur le beau ou plutôt : la justesse pour source du beau.

Les sensations (forme, lumière, mouvement, parfum) portent et m'apportent l'émotion poétique comme une énergie : synesthésie, sensorialité, corporéité de la langue poétique. Un mot appelle un mot soit par le sens soit par le son.

Quant au parfum, il me suffit de prononcer le mot « arbre » pour le sentir. Bien souvent, au détour d'une balade, un arbre nous salue de son parfum bien avant que nous l'ayons vu !

¹ Si l'on en croit Jules Supervielle, les corrections apportées plus tard sont aussi de l'inspiration.

« DE LA MUSIQUE AVANT TOUTE CHOSE »
Où il est question de trois poètes
© Pierre Somville, 2020
Et réponse de Béatrice Libert

C'est ainsi que s'écrivent la plupart de mes poèmes, obéissant au désir bien plus qu'à des idées, comblant « cette hésitation prolongée entre le son et le sens »².

Pierre a bien lu ! Je l'en remercie.

© Béatrice Libert
25 juin 2020.

² Paul Valéry